

La grippe espagnole de 1918 à Québec

Réjean Lemoine

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemoine, R. (1985). La grippe espagnole de 1918 à Québec. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 39–39.

LA GRIPPE ESPAGNOLE DE 1918 À QUÉBEC

Par Réjean Lemoine

L'année 1918 n'a pas été une année comme les autres à Québec. En effet au printemps la décision du gouvernement fédéral d'enrôler obligatoirement les hommes valides dans l'armée pour servir de chair à canon en Europe provoque des troubles violents dans la population de la ville de Québec: c'est l'émeute de la conscription. À l'automne de la même année s'abat sur Québec l'épidémie de grippe espagnole, fléau destructeur dont on se souvient encore.

Les guerres, en plus de leur cruauté, ont toujours provoqué des déplacements de population propices à l'écllosion de maladies contagieuses. L'épidémie de 1918 atteint les rives de l'Amérique en septembre. À Québec elle fera environ 500 morts et à Montréal 3 500. Prises au dépourvu les autorités sanitaires mettent du temps à réagir.

L'ÉPIDÉMIE ÉCLATE

Dans la ville l'épidémie éclate au début d'octobre et sera foudroyante entre le 10 et le 20 octobre. Le coroner du district de Québec, le Dr G.W. Jolicoeur, formule des critiques très dures dans les journaux contre le Bureau de santé qui, voyant venir le fléau, n'a pas réagi à temps. L'épidémie s'introduit dans la ville par le port où arrivent les rescapés mal en point de la guerre. Bientôt le nombre de malades contagieux est tel que l'hôpital civique ne suffit pas. Le Bureau de santé ouvre des hôpitaux temporaires dans les différents quartiers de la ville.

Les communautés religieuses et la Société Saint-Vincent-de-Paul prennent en main l'hospitalisation des contagieux et la distribution de secours aux malheureux. Du 14 au 20 octobre la mort fait environ 40 victimes par jour. L'école Saint-Maurice à Limoilou et le couvent du Bon-Pasteur sont les premiers hôpitaux temporaires qu'on met à la disposi-

tion des malades. De plus, le Bureau de santé se voit forcé d'ordonner la fermeture des théâtres, écoles et tavernes ainsi que de restreindre les heures d'ouverture des magasins. Le «cardinal archevêque» de Québec demande la fermeture de toutes les églises pendant plus de trois semaines et conseille de ne plus sonner le glas qui excite la population. Les quartiers les plus touchés sont ceux du bas de la ville où les mauvaises conditions d'hygiène favorisent la propagation de la maladie.

Le Bureau de santé, débordé, fait appel aux étudiants en médecine de l'Université Laval et à la Ligue des ménagères de Québec afin d'obtenir des infirmiers et infirmières bénévoles. Le conseil municipal va dépenser 25 000 \$ pour acheter le matériel et la literie indispensables dans les hôpitaux temporaires. Au début de novembre 1918, la mortalité commence à se résorber. Tranquillement, on ouvre à nouveau les lieux publics. Par sa violence et surtout par le fait qu'elle ressemble au choléra du XIX^e siècle, cette épidémie a laissé des séquelles profondes dans les mentalités. Au paroxysme de l'épidémie, on publie dans les journaux un appel au calme et au sang-froid pour combattre «*la rumeur folle qui circule dans la ville, selon laquelle on parle de fièvre noire, de peste...*»

LES QUARTIERS POPULAIRES ÉCOPENT

Les rapports du Dr C.R. Paquin, médecin municipal, tentent de faire croire par inconscience ou malhonnêteté que tous les quartiers de la ville ont été touchés également par l'épidémie mais la réalité est tout autre. En effet, 80% des victimes de la grippe espagnole se retrouvent dans la basse-ville de Québec, surtout dans les deux quartiers les plus pauvres: Saint-Sauveur et Saint-Malo. Québec, avec 100 000 habitants à l'époque, voit disparaître 500 des siens. Les médecins d'alors n'étaient pas très habiles pour dénombrer les morts et les chiffres ont été sous-évalués. Sur ces 500 morts, plus de 300 sont décédés à leur domicile, ce qui montre bien la peur malade que la population éprouve encore à l'égard de l'hospitalisation et l'insuffisance des lits dans les



Le docteur Charles-Rosaire Paquin, médecin municipal au moment de la Grippe espagnole de 1918. Archives de la ville de Québec.

hôpitaux en période de crise.

Pour les élites de Québec, l'épidémie de grippe espagnole fournit une occasion propice de montrer leur «grandeur d'âme» et «leur sens des responsabilités» afin de préserver l'ordre social. Comme l'exprimait si bien le président de la Société Saint-Vincent-de-Paul, C.-J. Magnan, dans ses remerciements aux autorités municipales après l'épidémie: «*Inutile de la souligner, les pauvres et la classe laborieuse ont constaté encore une fois de plus qu'à Québec les autorités civiles et l'élite de la société savent en temps opportun remplir le beau et noble devoir de charité. C'est là du vrai socialisme dont la doctrine est celle même de l'évangile.*» Québec vient de vivre sa dernière grande épidémie de l'époque contemporaine. ●